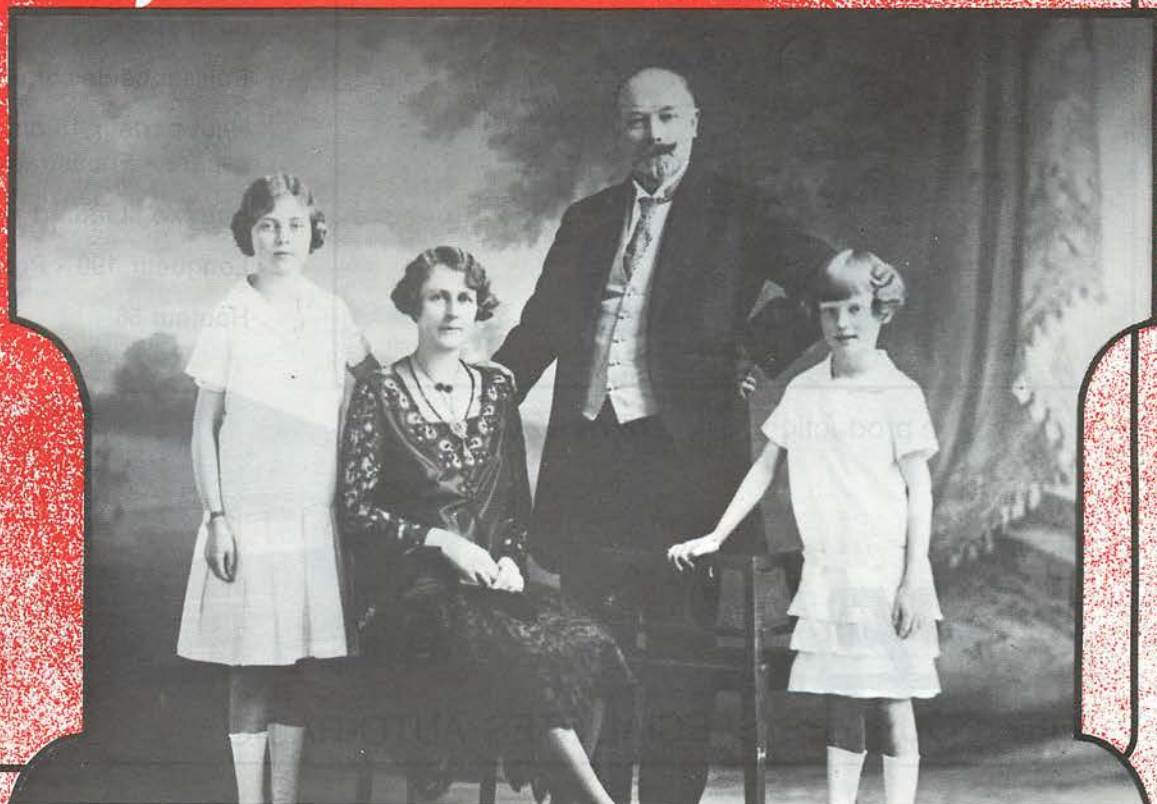


TRIBUNE DE GAUX

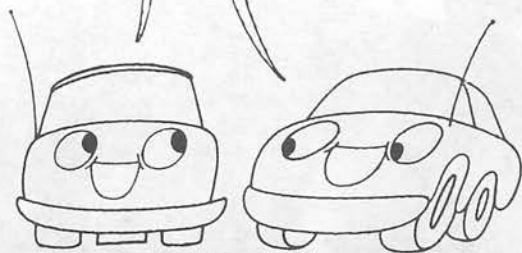


DEMAIN LA FAMILLE



**LECTEUR
DE CASSETTES
OU
AUTO-RADIO ?**


**REELA
VOUS OFFRE
LES DEUX
POUR...**



395^F

(prix de lancement)

PUBLI-SAP

c'est une production  *électronique*

Reela

CHEZ TOUS LES SPECIALISTES AUTO-RADIO

REELA Propose également toute une gamme de

**Téléviseurs
Electrophones
Radios
Auto-radios**

Festival

Radio-récepteur avec lecteur de cassettes intégré et touches pré-réglées

7 transistors - 5 diodes - 1 module intégré

2 gammes d'ondes PO - GO

3 stations pré-réglées en GO

Réglage progressif de tonalité

Touche d'avance rapide de la bande magnétique

Sécurité par éjection automatique de la cassette à l'arrêt du récepteur

Commutation automatique de la position radio à la position cassette

Régulation électronique de la rotation du moteur

Puissance de sortie 5 watts

Haut-parleur 15 cm, 5 ohms en coffret séparé - Encastrable facilement

Entraxe standard des boutons (135 mm)

Longueur 190 - Profondeur 160

Hauteur 56



TRIBUNE DE GAUX

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

N° 7 — JUILLET 1972

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Claire Evans-Weiss, Regula Flütsch, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Abonnements : voir page 14.

Le silence des sommets

A Moscou, MM. Nixon et Brejnev n'ont pas pu aborder l'essentiel. Et pour cause.

Le communisme signerait son arrêt de mort s'il ne mettait pas tous les moyens en œuvre pour se rendre maître du monde. Son expansionnisme est inscrit dans la logique de sa doctrine, et il serait aussi naïf de s'en indigner que d'en vouloir à un corps gazeux d'occuper tout le volume auquel il a accès.

D'autre part les Etats-Unis, héritiers de toute une conception de la liberté, se sont efforcés de stopper cette expansion. C'est dans la logique de leur libéralisme.

Ce n'est pas parce qu'on tait ces réalités-là, à l'heure des « sommets », qu'il faut penser que l'ère des idéologies est morte.

Que chacune des deux puissances cherche à éviter les points de rupture et de conflit, c'est là un acte de sauvegarde universelle. Mais les accords n'empêchent pas l'URSS d'appuyer l'intervention nord-vietnamienne au sud du 17^e parallèle, ni les USA de s'y opposer.

Le déversement de bombes, sur quelque territoire que ce soit, restera toujours humainement intolérable. Mais on s'étonne de voir tant de gens parler du Vietnam comme si l'idéologie n'était qu'un phénomène accessoire et si le communisme n'avait aucune intention de faire, un jour, la loi à Saïgon.

Le conflit des idéologies existe depuis cinquante ans, créant à la longue un certain équilibre qu'il serait folie de chercher à rompre par la guerre. Hors d'un acte de suicide collectif, aucune des puissances ne peut espérer à court terme désarmer l'idéologie adverse. Ni l'Amérique ni l'URSS ne peut espérer non plus réaliser unilatéralement le monde de justice et de fraternité dont l'idéal a pu présider à la création de leurs deux Etats. Sommes-nous bons pour cinquante autres années d'équilibre de la terreur, qui coûte si cher à tout le monde ?

Pour en sortir, il faudrait un élément radicalement nouveau, d'une autre dimension. N'aurions-nous pas, en Europe, en Asie, en Afrique, les ressources d'imagination nécessaires pour concevoir et proposer à l'humanité un grand dessein de progrès qui puisse transcender les déterminismes idéologiques ? Quel homme d'Etat saura prendre l'initiative d'un tel programme, non par désir de prestige, mais parce qu'il le ressentira comme sa vocation propre et voudra convier son peuple à s'engager dans cette voie ?

A moins que les esprits les meilleurs, dans tous les camps, ne s'emploient à cette recherche-là, on ne pourra présenter au monde que des palliatifs, et la paix restera un slogan vide de sens.

SOMMAIRE

- 4 **Dossier : Demain la famille.**
Quelle réalité est en train de se forger sous le choc du futur ?
- 8 Un père parle
En connaissance de cause.
- 12 **Ombre et lumière sur l'Irlande.**

*Couverture, photo du haut :
Dagley-Sirman Press.*

Photo du bas : collection privée.

A TRAVERS CHAMPS

Sur du lait répandu...

Du lait répandu dans un champ avec une tonne à purin, et sur les routes des camion-citernes vidés de ce précieux lait qui coûte tant de soins et de peine, voilà les images de la grève du lait en Bretagne que la télévision a montrées.

Les bonnes âmes se sont mises à gémir : « On aurait pu distribuer tout ce lait dans les bidonvilles, l'envoyer en Inde ou au Burundi ! » Excellente idée ! Mais les bonnes âmes, avides de reproches à faire et de conseils à donner, que font-elles pour que le producteur ne travaille pas en vain et pour que les affamés aient de quoi vivre ?

Du pain gâché, du lait renversé, c'est révoltant pour un paysan qui aime son métier. Puisqu'aujourd'hui les images de l'actualité font le tour du monde, que va-t-on penser de

la France dans les pays où le produit de la terre n'est pas affaire d'argent, mais question de vie ou de mort ?

Quand il s'agissait de famille en Inde, nos compatriotes s'en prenaient inmanquablement aux vaches sacrées : « Ils n'ont qu'à les abattre s'ils sont trop paresseux pour les traire ! »

Aujourd'hui, les paysans de l'Inde se dégagent de la misère ancestrale. Des blés meilleurs, mieux cultivés, répondent aux besoins du pays. Des vaches, soignées, se mettent à donner leur lait.

Si nous n'avons rien d'autre à offrir au tiers monde, comme modèle de développement, que les images de nos grèves, il faudra que les Indiens nous apprennent que le produit du sol est béni et que le travail est sacré.

Philippe Schweisguth.

DEMAIN LA FAMILLE



Bibliothèque nationale, Paris, Cabinet des Estampes

MÈRE TELLE QUE TOUTES DEVRAIENT ÊTRE

Trop beau pour être vrai.

LA FAMILLE AU XIX^e SIÈCLE.

Trop vrai pour être beau. (Extrait de « M. Crépiau », par l'humoriste genevois R. Tœpffer.)



Mais pendant Monsieur Crépiau, déjà fort embarrassé de l'éducation de ses enfants, reçoit comme il peut les reproches de Madame Crépiau, qui regrette un système qu'elle avait compris.

(17)

« L'état de mariage ressemble à une forteresse assiégée, fit remarquer un jour un humoriste. Ceux qui sont dehors déploient tous leurs efforts pour y entrer, et ceux qui sont dedans n'aspirent qu'à en sortir ! »

Boutade, mais aussi reflet d'un très réel paradoxe : l'homme cherche à échapper à la solitude en créant des liens permanents ; aussitôt ces liens créés, il aspire à recouvrer son indépendance perdue. Besoin de sécurité, besoin d'aventure : l'un est l'autre sont inscrits au plus profond de la nature humaine, et la famille se trouve au point de rencontre des deux tendances. Institution, elle est conçue pour la stabilité ; école de vie, elle se révèle un solide tremplin de départ pour l'aventure créatrice.

Portée aux nues par les uns, décriée par les autres, mise au rancart un jour pour resurgir plus forte que jamais, la famille est toujours là. La société se modifie-t-elle, les besoins de l'individu changent-ils ? La voilà qui s'adapte et reparaît sous une forme nouvelle. C'est pourquoi il semble futile de chercher un modèle idéal de famille valable pour tous les temps. Il s'agit plutôt de cerner une réalité vivante, qui traverse une importante « crise de croissance ».

« Les spéculations sur l'avenir de la famille sont le dada des Cassandres de la société », écrit Alvin Toffler dans *Le Choc du Futur*. Si l'on en croit Ferdinand Lundberg, « cette institution est sur le point de s'éteindre complètement ». Selon le psychanalyste William Wolf, « La famille est morte, si ce n'est pendant les deux premières années de la vie d'un en-

fant. Ce sera le seul rôle qui lui restera. » Ces prophéties de gens diplômés sont d'ailleurs autant de coups de boutoir portés à la famille. On en vient à se demander parfois ce qu'il y a de « scientifique » à prédire la mort d'une institution que l'on s'emploie à poignarder dans le dos. Mais la question reste posée : Où va la famille ? Quel aspect aura la famille qui se forge au sein des mutations actuelles ? Quel sera son rôle ?

Nous avons essayé pour répondre à cette question d'interroger non pas tant les théories des futurologues professionnels que les expériences et les espoirs de gens d'aujourd'hui, dont les choix et les décisions forgent la famille de demain.

Une porte toujours ouverte

Claude et Sylviane forment un jeune couple français moderne et sympathique. Spontanéistes, ils n'aiment pas les étiquettes. Leurs idées les apparentent toutefois aux anarchistes. Ils les expriment avec une simplicité dépourvue de tout caractère agressif. Le dîner terminé, au café, j'entre dans le vif du sujet :

— Que pensez-vous du mariage ?

CLAUDE *Votre question nous met dans une situation difficile, car bien qu'étant contre le mariage, nous nous sommes mariés. Nous l'avons fait pour pouvoir vivre ensemble, à cause des parents de ma femme. Et puis, c'est le seul moyen d'être reconnu comme une unité aux yeux des autres.*

SYLVIANE *Je ne suis pas contre l'union mais contre sa concrétisation sociale.*

CLAUDE *Dans la société, le mariage procure des avantages pratiques (par exemple, si l'on veut obtenir un prêt-logement). Mais je ne l'estime pas nécessaire à l'avenir. Il impose des obligations à l'individu et renforce le système existant.*



Pendant qu'a se parer pour paraître jolie
La coquette Sotoupe, aussy ce pauvre sot
Berce d'heure l'enfant luy donne la bouffe
Nettoye les souliers et fait bouillir le pot.

Bon à tout faire.

SYLVIANE Je hais tout ce qui est définitif et veux pouvoir toujours tout remettre en question, en laissant cette même liberté à l'autre. J'ai besoin d'une porte toujours ouverte.

Ce refus de toute obligation revient en leitmotiv. Où mène-t-il dans la pratique ? Que se passerait-il dans une société humaine si aucun lien, aucun contrat, aucune promesse ne durait au-delà de nos envies passagères ? Nous demandons un peu perfidement à Sylviane ce qu'elle ferait si son mari, profitant de cette liberté, la quittait alors qu'elle l'aimerait encore.

SYLVIANE Il y aurait un décalage dans mon comportement. J'aurais en fait du mal à l'accepter, mais je m'en voudrais intellectuellement d'éprouver cette difficulté.

Claude et Sylviane, après avoir enseigné pendant deux ans, vont s'installer dans l'Aveyron et y élever des chèvres. Ils veulent accueillir à leur ferme des enfants de l'Assistance. Je leur demande le sens de la communauté qu'ils envisagent de créer.

CLAUDE Nous avons toujours reconnu la nécessité de ne pas rester renfermés sur nous-mêmes. Il ne faut pas que ce soit « nous » d'un côté, « les autres » de l'autre. « Nous », c'est tout le monde. Mais il ne s'agit pas de créer une communauté au sens courant du terme. Car les gens y arrivent souvent avec le désir de détruire le passé plutôt que de construire quelque chose de nouveau, et c'est l'échec. Par exemple, on a créé des communautés hippies où l'individu aurait la liberté d'utiliser la drogue et de pratiquer l'amour libre, s'il le voulait. Mais au bout du compte, tout le monde le faisait. On n'était donc pas libre. On avait créé une antimorale aussi contraignante que la morale, et cela n'avait plus de sens. Ce que je voudrais, c'est m'insérer dans le milieu paysan et y introduire mes idées révolutionnaires spontanéistes.

Famille et communauté

Cette question des communautés touche l'un des aspects importants de la famille de demain. Communes en Chine, Kibboutz en Israël, communautés de jeunes, groupements de foyers d'inspiration chrétienne, il semble que de tous côtés, on cherche à faire éclater l'égoïsme de la famille au sens étroit.

Luc et Suzi habitent Caux. Ils vivent au sein d'une communauté depuis leur mariage. Ce n'est pas une communauté fixe, en ce sens que les hôtes qui y viennent pour trois

jours en font partie comme ceux qui y font leur demeure pour un an ou plus. Pourquoi ce ménage, issu de familles suisses privilégiées, a-t-il choisi un tel mode de vie ?

SUZI Beaucoup de communautés se forment parmi les jeunes de tous milieux, et la motivation principale est presque toujours le besoin de contact avec les autres. Pour moi, la raison était tout autre. Je suis de nature plutôt individualiste, j'ai de la peine à me plier aux exigences des autres, et je n'aurais jamais choisi une vie en communauté. Quand j'ai connu le Réarmement moral, j'ai compris que ma vie pourrait être

La famille en questions

Ce questionnaire peut faire l'objet d'un jeu, chaque membre de la famille y répondant seul avant de comparer ses réponses à celles des autres.

1. Comment imaginez-vous la famille idéale ?

2. Laquelle de ces expressions décrit le mieux le régime qui règne chez vous :
— Dictature. Si oui, de qui ?
— Anarchie.
— Libéralisme éclairé. En d'autres termes, moi d'abord.
— Démocratie et participation.
— Séparatisme.

3. Selon le cas :
— Pourquoi avez-vous fondé un foyer ?
— Pourquoi aimeriez-vous fonder un foyer ?
— Pourquoi n'aimeriez-vous pas fonder un foyer ?

4. Trouvez-vous le temps de parler ensemble en famille de ces choses qui dépassent le temps qu'il fait ou le programme du dimanche, en moyenne :

Une fois par jour ? Une fois par semaine, par mois, par an ? Une fois tous les dix ans ?

5. A quelle heure votre famille se retrouve-t-elle au complet pour la première fois de la journée ?

6. Qui doit faire les travaux du ménage ? Qui fait les travaux du ménage ?

7. Est-ce que vous comparez toujours secrètement les membres de votre famille à une image préfabriquée du mari modèle,

de la femme modèle, des enfants ou des parents modèles ?

8. Qu'est-ce que vous voudriez le plus voir changer chez les autres membres de votre famille ?

Qu'est-ce que les autres membres de votre famille voudraient le plus voir changer chez vous ?

9. Qu'est-ce qui a l'influence la plus durable sur les enfants :

— Ce que les parents disent.
— Ce que les parents font.
— Ce qui compte véritablement dans leur vie ?

10. A quel âge commence la responsabilité du père dans la vie des enfants ?

A votre avis, quelle est cette responsabilité ?

11. Mettez-vous votre point d'honneur à faire observer certaines règles par votre famille ?

Mettez-vous votre point d'honneur à ne pas faire observer de règles par votre famille ?

12. Est-ce que l'invité, le parent, le voisin, l'étranger, le maire, tout le monde, trouvent naturellement leur place dans votre famille — dans vos préoccupations et à votre table ?

13. Est-ce que Dieu trouve naturellement sa place dans votre vie familiale ?

14. Est-ce que vous avez répondu honnêtement aux 13 questions précédentes ?

N.B. Il n'y a pas de réponse type correcte, sauf à la question 14. La réponse correcte à la question 14 est « oui ».



Une expérience probante. Luc et Suzi avec leur fils Yves.

entièrement engagée dans la lutte pour créer une société nouvelle selon les directives de Dieu. C'est une tâche si énorme que personne ne peut l'entreprendre seul.

— Comment votre unité familiale s'insère-t-elle dans le groupe plus large qu'est la communauté ?

SUZI Mon mari et moi, mariés depuis quatorze ans, avons un fils de sept ans. Nous constatons que même à notre époque où l'on remet en question l'existence de la famille, l'enfant a besoin de savoir où est sa place, qui détient l'autorité dans sa vie et où il peut mettre sa sécurité. Si ces racines existent, il voudra connaître un monde plus vaste et en faire partie. Si tout le monde lui dit que faire ou ne pas faire, s'il ne sait pas qui s'occupe de lui, il devient nerveux et exigeant. Nous en avons fait l'expérience ! Mais avec cette sécurité, il peut donner le meilleur de lui-même. Il trouve naturellement son rôle, tout autant que les adultes. Il veut savoir ce que nous faisons et nos raisons pour le faire. Ainsi, il peut décider lui-même s'il veut nous aider ou pas.

— A vous entendre, on sent que vous estimez l'expérience réussie. Pourriez-vous dégager ce qu'a été, à votre avis, le secret de cette réussite ?

LUC D'après mon expérience, la chose essentielle dans une communauté où différents parents, enfants et célibataires (jeunes ou vieux) vivent ensemble, c'est une franchise totale, la sincérité envers nous-même et envers les autres. Nous avons des idées différentes sur tout : les repas, l'éducation, la politique, la façon de tenir une maison. Il est vital que chacun dise son point de vue, et ensuite se dégage assez de ses propres idées pour pouvoir comprendre la position de l'autre, prendre distance et perspective.

Pour nous, cela veut dire chercher le plan de Dieu. On ne peut pas minimiser les divergences et passer outre, ou décider selon la majorité — auquel cas les éléments les plus timides de la communauté, qui peut-être ont les meilleures idées, ne sentent jamais la liberté de les dire. Chacun est libre de suivre ses propres convictions, mais doit considérer tout le temps l'ensemble, et se sentir responsable pour le tout.

— Et quelle a été votre principale difficulté ?

SUZI C'est que notre manière de vivre est constamment remise en question par celle des autres. Au début, je trouvais excessivement difficile d'accepter les idées des autres sur notre façon d'éduquer notre fils. Mon orgueil était profondément blessé. Mais souvent, les autres voyaient plus clair que nous ! Et finalement, c'est parce que nous avons vraiment besoin les uns des autres dans notre vie quotidienne pour chercher les solutions aux problèmes plus vastes de notre société, que nous nous apprécions réciproquement et que nous continuons ensemble.

« J'avais envie qu'ils sachent »

L'entretien avec Claude et Sylviane nous a conduits à aborder la question des enfants. Convaincus que la fin de l'humanité est proche (pollution, guerres et démographie galopante la menaçant à brève échéance), ils devraient se refuser d'en avoir, mais reconnaissent sincèrement que « leur désir rétrograde de sceller leur union est le plus fort ». Je leur demande ce qu'ils désirent le plus transmettre à leurs enfants. La réponse éclate :

CLAUDE Rien, justement. Notre fils

devra apprendre par lui-même. Nous ne voulons pas lui imposer nos conceptions. Simplement l'aider à découvrir l'existence de l'autre, la tolérance. Ce que nous rejetons dans la famille traditionnelle, c'est la domination de l'époux sur l'épouse, des parents sur les enfants. Nous voudrions une famille où l'on reconnaît une importance égale à chacun, mais où personne n'est le dieu de l'autre. Ça c'est la théorie — revenez dans dix ans pour la pratique !

Justement, l'Amérique a tenté depuis bien plus de dix ans cette conception non directive de l'éducation familiale. La sœur de Claude, étudiante, qui passe la soirée avec nous, a vécu un an aux Etats-Unis. Elle intervient :

MARTINE Au début, j'ai été enthousiasmée. Quand les jeunes posaient une question, les adultes les renvoyaient à leur recherche personnelle. Après, on se fatigue de ne trouver aucun adulte capable de vous aider. Ils disent : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » J'avais envie qu'ils sachent.

Un article du journaliste William V. Shannon, dans le *New York Times Magazine*, est très significatif à cet égard. On y mesure la « révision déchirante » de certains parents américains : « Bien des parents sont dans l'incertitude quant à leur propre échelle de valeurs, écrit Shannon. Mais la pire attitude est celle des parents qui doutent d'avoir le droit de structurer les attitudes, les croyances et la conduite de leur enfant. O ironie, cette façon de voir s'est développée pendant la période où nous avons acquis précisément des connaissances plus solides que jamais sur les enfants et la formation de leur caractère. Ce qui manque n'est plus l'information, mais la conviction... Bien sûr, on a des doutes de temps à autre. Mais douter est une chose, abdiquer en est une autre. Les parents qui n'élèvent pas leurs enfants avec persévérance selon leurs propres convictions ne les laissent pas « libres » de se développer tout seuls. En réalité, ils laissent les autres enfants et les moyens d'information (surtout la télévision et le cinéma) les former à leur place. »

Réflexions d'un Scandinave

Le point de départ, pour Claude et Sylviane, c'est que la famille reflète et perpétue l'ordre existant. S'ils rejettent la famille, c'est parce qu'ils condamnent la société actuelle. Jens Wilhelmsen, jeune père de fa-

mille norvégien, part du principe opposé : « A une époque de problèmes géants, écrit-il, peu de gens pensent que la famille soit une force avec laquelle on peut compter. Mais peut-être est-ce un tort ? Entre les quatre murs de nos foyers, nous pourrions forger certaines solutions clefs pour l'humanité. » Parmi les problèmes à résoudre qu'il cite, en voici trois :

« *Relation entre liberté et autorité* : Nous n'en sommes plus au stade où l'autorité paternelle allait de soi. Les autres membres de la famille réclament leurs droits. Il en résulte parfois une famille démocratique, mais trop souvent on assiste à un conflit de volontés qui gaspille les énergies, tue la joie de vivre, et marque chacun de blessures et de préjugés dont ils porteront les traces toute leur vie. Quelle libération pour moi lorsque j'ai découvert que je n'avais pas tant à choisir entre la volonté de mes parents et la mienne, mais qu'il existait un troisième facteur : la volonté de Dieu. Il n'y a pas de meilleur terrain d'exercice que la famille, si l'on veut développer ce remarquable mélange de discipline et de liberté qu'est la démocratie authentique.

« *Fossé entre les générations*. La situation mondiale indique le besoin de transformations radicales. Des parents qui cherchent à se bâtir un nid douillet pour eux-mêmes et leur famille ne tarderont pas à perdre le respect de leurs enfants. Des enfants qui déblatèrent les dernières théories sociales, mais dont la vie reflète l'égoïsme et l'indiscipline, n'auront aucune chance d'ébranler leurs parents. Si les deux parties s'engagent sincèrement à redresser ce qui va de travers dans le monde,

ce sera le début d'un processus fructueux d'apprentissage mutuel.

« L'honnêteté totale comble aussi le fossé entre les générations. Si les parents dissimulent leurs échecs derrière l'écran de fumée de leur dignité intangible, et si les enfants veulent être compris, mais refusent de s'ouvrir sur les tentations, les défaites et les victoires qui sont la trame de leur vie, comment établir la confiance ?

« *L'inflation*. La spirale galopante des salaires et des prix est un de nos problèmes les plus insolubles. Or c'est principalement dans la famille que notre sens des valeurs relatives prend forme. Là où l'argent, les choses, le confort, le niveau social, les vacances, prennent la première place, surgissent des matérialistes à tout crin. Au contraire, les biens matériels retrouvent leur juste place lorsque nous découvrons des valeurs plus précieuses : l'intégrité, l'hospitalité, un esprit de service, la capacité de se sacrifier. »

Déraciner la haine

Je voudrais, après cette brève énumération, donner sa place à un problème particulièrement aigu et présent à tous les esprits : *la haine*, avec son cortège de violence et de ruines. Antagonismes entre races, entre groupes linguistiques, pays, générations, il nous faut les résoudre sous peine d'être un jour détruits par eux. Ces haines plongent leurs racines dans les foyers divisés où les

SUITE PAGE 14

LA PERSPECTIVE DES SIÈCLES

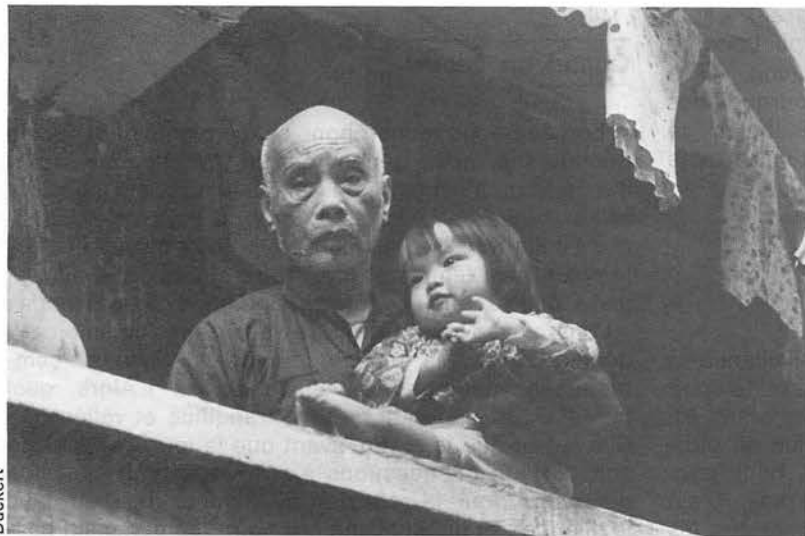
La remise en question de la famille n'a pas été inventée en mai 1968. Modelée, secouée, triturée par les mutations successives de l'histoire, la famille en a vu d'autres !

On ne peut nier qu'elle ait été un facteur de stabilisation, mais aussi parfois de sclérose, des sociétés. « La naturelle révérence des enfants envers leurs parents est le lien de la légitime obéissance des sujets envers leur souverain », disait une ordonnance royale française de 1639. D'où la hâte des révolutionnaires et de leurs penseurs à dessaisir l'institution d'une partie de ses prérogatives. Rousseau, Diderot, d'Holbach veulent y substituer « l'union volontaire d'un homme et d'une femme contractée par des personnes libres pour avoir des enfants », selon la définition du mariage donnée par l'Encyclopédie. Mais la libéralisation des liens familiaux secrète leur revalorisation. La période du Directoire ayant enregistré un plus grand nombre de divorces que de mariages, le code civil de 1804 fait marche arrière.

Même processus, on le sait, après la Révolution russe. Si en 1924 Boukharine pouvait déclarer : « La famille reste une formidable forteresse de toutes les turpitudes de l'ancien régime », on remarque que les législateurs soviétiques ont peu à peu consacré la rupture avec les théories révolutionnaires devant la vague de divorces, d'abandons d'enfants et de dispersions familiales qui en est résultée.

La protection de la famille se retrouve aujourd'hui dans la plupart des constitutions nationales établies depuis 1945, et ceci dans des pays aussi divers que le Canada, la Chine populaire, Haïti et la RDA. La Déclaration universelle des droits de l'homme, rédigée en 1948, reconnaît formellement : « La famille est l'élément naturel et fondamental de la société et de l'Etat. »

Quant à la vague de lois, qui, à l'heure actuelle, tendent à libéraliser les mœurs et à transformer la notion d'autorité, il faudra peut-être, là aussi, la perspective des siècles pour en mesurer les effets.



Des liens à toute épreuve Réfugiés à Hong-kong.

*Konrad von Orelli est docteur en droit
de l'Université de Zurich.*

*Depuis 26 ans, sa femme et lui se sont consacrés
au centre de Caux et à son action
dans le monde. Ils ont deux filles.*

Konrad von Orelli nous parle de sa famille

EN CONNAISSANCE DE CAUSE

Certains prétendent que la famille est finie ; qu'elle n'arme plus les individus pour les temps modernes ; qu'elle n'est qu'un instrument d'oppression aux mains de ceux qui recherchent des esclaves pour leur ordre social et leur système de production.

Les contestataires réclament une société nouvelle, sans exploitation, sans autorité, sans contrainte, où la liberté de chacun ne soit limitée que par les nécessités du développement de l'autre. Ils s'efforcent de concrétiser leurs conceptions au sein de familles élargies et de communes de tous genres.

Mais quand on a l'occasion de s'entretenir plus longuement avec ceux qui s'étaient lancés avec espoir dans ces expériences, on découvre que la plupart en sortent déçus et plus désespérés qu'auparavant. Ils se posent des questions : l'homme serait-il ainsi fait qu'il lui faille être confronté à une autorité, aux contraintes et aux oppositions s'il veut éviter la désintégration de son moi et développer toutes ses capacités ? N'était-ce pas au sujet d'un des aspects de ce problème fondamental, la sexualité, que Jung, il y a soixante ans, s'est séparé de Freud ? Pourquoi des psychiatres tels que le professeur B. Stähelin, de Zurich, soulignent-ils avec tant d'insistance cette même thèse aujourd'hui ?

Une alliance improbable

Ma femme et moi formons sans doute l'alliance la plus improbable qu'on puisse imaginer. J'ai eu le coup de foudre pour elle dès notre première rencontre. Et, paraît-il, j'ai commencé à l'intriguer de plus en plus. Ma femme prétend que, dans ma famille, nous pensons n'avoir jamais eu tort depuis mille ans. C'est vrai dans mon cas ! Je suis capable de commettre les

pires bêtises. Mais quand quelqu'un, ma femme par exemple, me le fait remarquer, je m'indigne, profondément convaincu que je suis une des créations les plus réussies du Seigneur. Mon épouse, elle, vient de la région de Suisse qui produit les femmes les plus entêtées du pays. Elle le sait. Elle le dit. Je crois même que, parfois, elle en est contente. Il y a de par le monde trop de lavettes qui se laissent manipuler dans tous les sens, et une forte volonté est chose utile aujourd'hui. Mais cela ne facilite pas la vie en commun, surtout avec quelqu'un de vaniteux comme moi ! Ce qui rend notre existence non seulement possible mais passionnante (et je pense aussi à nos deux filles qui allient un peu du pire et du meilleur de leurs parents, sans oublier les traits de caractère qui n'appartiennent qu'à elles), c'est que nous poursuivons le même but : transformer le monde selon la volonté divine.

Quand on écoute

Lorsque nous recherchons cette volonté par l'écoute quotidienne, nous découvrons le meilleur correctif à ma fierté et à l'entêtement de ma femme, aux humeurs et aux peurs des enfants. N'importe qui peut en prendre l'initiative. Un jour que nous nous disputons violemment, ma femme et moi, notre aînée, qui avait tout juste quatre ans, se dressa indignée devant nous : « Vous n'avez pas le droit de vous parler comme ça », déclara-t-elle. Ma femme, encore furieuse et complètement découragée, lui demanda : « Alors, quoi faire ? » Elle répondit : « Etre tranquille et réfléchir. » Elle savait que le matin, avant que la journée n'amène son cortège de questions à résoudre, nous prenions du temps pour la réflexion et l'écoute de Dieu dans le silence ; et qu'ainsi, malgré notre tempérament pas-

sionné, nous trouvions paix et unité. Maintenant, vingt ans plus tard, nous devons continuer à nous aider les uns les autres. C'est une révolution permanente pour tous. Notre première réaction n'est généralement pas de répondre « Merci beaucoup de m'avoir rendu attentif à ceci ou cela. » Les Suisses ne sont pas faits ainsi, du moins pas encore! Mais quand je réfléchis tranquillement aux vérités qui m'ont été dites, je puis vite reconnaître que j'avais tort. Au lieu que nos divergences créent un fossé toujours plus profond, nous en arrivons à un réel dialogue qui mène au changement et au progrès de tous.

Le meilleur psychologue

Nous n'avons jamais fait du travail en équipe ni de l'unité un but en soi. Croire aux vertus intrinsèques de l'entente a été l'une des grandes erreurs de la majorité des Occidentaux et des dictateurs. Nous apprenons toujours à nouveau que la vie est faite de combats et de confrontations. Il n'y a rien de plus morne que la paix des cimetières, ou que l'ennui de gens morts, à demi-morts ou qui font semblant de l'être pour avoir la paix. L'unité authentique n'est que la conséquence d'un engagement commun au service d'une même cause.

Ce qui fait la force d'une telle révolution, c'est que chacun renouvelle journalièrement son engagement dans un moment d'écoute de Dieu. Frank Buchman l'a exprimé dans cette formule devenue classique : « Quand l'homme écoute, Dieu parle. Quand l'homme obéit, Dieu agit. » Et fréquemment, le premier miracle, c'est de voir naître cette unité. Ecouter, cela veut quelquefois dire attendre, chercher ; parfois c'est une inspiration qui vient, une solution ou une vérité sur nous-mêmes qui nous frappe en plein cœur. C'est le prix à payer pour trouver sa vraie destinée et ne plus se laisser influencer à tort. C'est essentiel à l'intérieur comme à l'extérieur de la famille.

Aux jeunes, j'aimerais dire que Dieu comprend étonnamment bien la psychologie de leurs aînés. A ma génération, qu'il a une étonnante connaissance de la psychologie des jeunes. Aux psychiatres et aux sociologues : qu'ils Le rencontrent une fois personnellement, ils seront étonnés par ses compétences en psychiatrie et sociologie !

A l'épreuve

Construite sur ces bases, la famille résiste à tous les assauts. Certaines révolutions échouent, parce que les révolutionnaires se dérobent quand les choses vont trop bien — ou trop mal.

Notre famille a connu des temps très difficiles au cours de ces deux dernières années. Tout d'abord, pendant neuf mois, il a semblé que j'étais atteint d'une maladie incurable. Puis, un jour de verglas, ma femme a été victime d'un terrible accident d'auto. Sa vie était en danger. Aujourd'hui, après avoir passé dix-sept mois

à l'hôpital, elle réapprend à marcher sur des béquilles. Pour la première fois en six ans, nous nous sommes trouvés réunis tous les quatre au même endroit. Dieu, qui nous avait accordé une vie si riche, voulait peut-être maintenant par cette épreuve imposer un temps d'arrêt à ses serviteurs entêtés. Cette pensée nous aida. Notre tâche principale restait inchangée : communiquer aux autres une foi vivante et révolutionnaire. Il a fallu se préoccuper des sœurs, des infirmières qui nettoyaient la chambre, comme nous avions cherché à le faire plus tôt pour des journalistes, des industriels, des étudiants et des professeurs.

Un médecin me disait, plein de compassion, que cela devait être difficile de vivre semaine après semaine entre quatre murs, après avoir été très actif. J'ai pu lui répondre en toute sérénité : « Ma tâche révolutionnaire continue, comme celle de saint Paul en prison. Il faut aider les gens à devenir davantage ce que Dieu voudrait qu'ils soient. » Voyant une vive inquiétude troubler son regard, j'ai essayé de le tranquilliser en l'assurant que son hôpital n'était pas aussi terrifiant qu'une prison romaine !

Beaucoup ont semblé touchés que nous nous soyons donnés tous les quatre à la même cause et qu'en dépit de tout, nous restions joyeux et reconnaissants la plupart du temps.

Ni prétendre, ni bluffer

Aujourd'hui, on prône ouvertement la philosophie selon laquelle le développement de l'autre compte moins que la jouissance personnelle et la pleine réalisation de soi-même. Tout doit être obtenu sur-le-champ. Les partisans de cette conception ne croient pas aux vertus de l'espérance, de l'attente patiente, de la compassion. Le tragique de l'affaire, c'est que ceux qui veulent « s'épanouir librement » finissent par se détruire eux-mêmes ainsi que la société.

Au contraire, lorsque la famille devient le centre des opérations visant à transformer des situations difficiles, à travers le changement des hommes, elle permet à chacun de développer pleinement ses capacités. Aider au ménage par amour devient rapidement fastidieux. Mais préparer un mets qui ouvrira le cœur d'un visiteur empêtré dans ses problèmes, c'est palpitant. Les combattants d'un ordre nouveau doivent posséder les qualités qu'ils réclament d'autrui. Dans une famille, on est si proche les uns des autres qu'on ne peut ni prétendre, ni bluffer. C'est donc la meilleure école. Il n'y a rien de plus instructif et stimulant que d'observer la ténacité et l'ingéniosité avec laquelle nos proches prennent soin des autres.

Mes expériences, au cours des trente dernières années, m'ont convaincu que nous avons à peine découvert les possibilités d'épanouissement que la famille offre à l'individu, et que nous ne les avons certes pas exploitées. Comme toute autre réalité sociale, elle peut contribuer au progrès ou à la régression de l'humanité. Cela dépend des mobiles qui nous animent, et c'est là notre chance de choisir.



RÉARMEMENT MORAL INFORMATION

Même direction

Nous (la France et la Grande-Bretagne) ne roulons peut-être pas du même côté de la route, mais nous allons dans la même direction.

La reine Elisabeth II.

Coexistence pacifique

La coexistence pacifique n'est pas, est-il besoin de le rappeler, une idylle, elle est imposée à l'impérialisme qui ne l'accepte que contraint et forcé. C'est la poursuite de la lutte des classes à l'échelle internationale par d'autres moyens que la guerre.

René Andrieu, L'Humanité.

Penser haut

Quand on contraint une foule à vivre bas, cela ne la porte pas à penser haut.

André Malraux.

Ennui

« Un héros, a écrit Emerson, finit toujours par ennuyer. »

Aujourd'hui, on ne peut pas dire que les acteurs de la scène mondiale pêchent par excès de grandeur. Malgré le respect dû à Emerson, une absence prolongée de héros finit aussi par ennuyer.

Rajmohan Gandhi.

Croisée des chemins

Comment rendre sensible aux générations d'aujourd'hui, dix ans après sa mort, la personnalité, le singulier rayonnement de Frank Buchman, et le génie avec lequel il a fait pénétrer l'esprit du Réarmement moral en plein cœur du monde moderne ? Tel est l'ambitieux projet qu'ont réalisé un Anglais et deux Anglaises en présentant depuis le début de mai au Théâtre Westminster, à Londres, le « spectacle total » Cross Road (Croisée des chemins), où s'entrelacent projections de diapositives et de dessins humoristiques, chansons, films, sketches et tableaux vivants. Un syndicaliste français, dont c'était le premier point de contact avec le Réarmement moral, devait dire le lendemain de la représentation à laquelle il avait assisté : « Frank Buchman appartient au monde. J'ai découvert hier soir une nouvelle façon de vivre. Je savais qu'elle existait, mais où ? Maintenant, je sais. »

Le directeur du Théâtre Westminster vient d'annoncer que ce spectacle serait présenté à Caux à partir des derniers jours de juillet. Une raison de plus d'être présent cet été aux rencontres internationales du Réarmement moral. Un spectacle, mais aussi une expérience, à ne pas manquer.

De Genève à Caux

Profitant de leur présence à Genève pour la conférence annuelle de l'Organisation internationale du travail, de nombreux délégués sont montés à Caux. Les accueillant un dimanche au centre de conférences du Réar-

mement moral, le délégué patronal suisse, M. Rudolf Huber, soulignait le travail entrepris à Caux pour guérir le monde de la haine. Lui répondant, le ministre du Travail du Niger définit Caux comme étant « un lieu où l'on apprend à aimer son prochain, à acquérir un idéal et à envisager l'avenir avec plus d'espérance ».

Plusieurs délégués sont repartis décidés à utiliser les films du Réarmement moral dans leur pays, dans les écoles, les centres de formation professionnelle et à la télévision. Des projections spéciales ont été organisées à leur demande à Genève.

Un mois en Iran

Pendant un mois, quatorze représentants du Réarmement moral ont sillonné l'Iran. Leur voyage avait été organisé et financé par des personnalités iraniennes et ils se sont arrêtés successivement à Téhéran, à Shiraz et à Ispahan. Au cours de leur séjour, ils ont été reçus par le premier ministre, le chef de l'état-major, les ministres de l'Intérieur et de l'Education, et des gouverneurs de province. Ils ont été accueillis dans les universités par les recteurs et ils ont eu des entretiens approfondis avec les étudiants et professeurs.

Des programmes du Réarmement moral ont été réclamés par les écoles où sont formés les membres de la célèbre Armée du Savoir, qui se consacre à l'alphabétisation et au développement des villages.

Visite malaisienne

« Nous sommes venus, nous avons vu et nous avons été conquis », s'est exclamé M. Raja Nong Chick, un parlementaire malaisien, au terme de son séjour à Asia Plateau, le centre du Réarmement moral en Inde. Comme lui, ses compatriotes ont été gagnés par l'atmosphère dynamique de la rencontre à laquelle ils venaient participer.

Ils ont confronté leurs expériences avec des étudiants des universités agricoles de Jorhat, en Assam, et du Haryana, des lycéens et des enseignants de Jamshedpur et Madras, des syndicalistes de l'usine textile Khatau de Bombay, des ouvriers métallurgistes de Tinsukia, des cadres et des travailleurs d'une filature de Hissar.



SULZER
Succursale de Lausanne, Tél. 021/277411

**chauffage
climatisation**



Une scène
du spectacle
Cross Road

Channer

Ils ont entendu évoquer les solutions trouvées à un certain nombre de conflits sociaux et raciaux. Et le changement qui a affecté le groupe de Jorhat n'a pas manqué de les frapper. Cette délégation était composée de Bengalis et d'Assamais qui s'étaient violemment affrontés un an auparavant sur le campus universitaire. La méfiance régnait. Mais un soir, à Panchgani, un Bengali décida de demander pardon pour sa haine à un des Assamais. Touché par ce geste, l'Assamais, qui avait pris une part active aux émeutes, s'excusa à son tour. Il a, en outre, résolu de se réconcilier avec les autres Bengalis de son université dès son retour.

Les Malaisiens représentaient les communautés chinoise, malaise et indienne de leur pays. Ils avaient été envoyés en Inde par le premier ministre malaisien, Tun Abdul Razak. M. Raja Nong Chik, après avoir offert 5000 roupies en faveur du nouveau théâtre, a promis que de nombreux étudiants malaisiens suivraient à l'avenir les sessions de formation données à Panchgani.

Noir et blanc

Le *Petit livre noir et blanc* a été accueilli avec enthousiasme en Australie. Après que les trente mille premiers exemplaires ont été mis en circulation, une troisième édition a été commandée. Le *Herald* de Melbourne, dont le tirage atteint le demi-million, a consacré huit colonnes à une interview avec Jim Beggs, le président du syndicat des dockers de Melbourne sous le titre : « Le roi

des dockers tire son inspiration d'un livre de poche. »

L'agence de presse néo-zélandaise a annoncé la parution du *Petit livre noir et blanc*, publiant aussi un message du premier ministre qui recommande sa lecture.

Parlementaires attendus

Une vingtaine de parlementaires scandinaves, hollandais, allemands, suisses, français et britanniques ont déjà annoncé qu'ils participeraient à Caux aux sessions qui leur sont spécialement destinées.

Panchgani : résultats de la souscription

Nos lecteurs ont très généreusement répondu à l'appel lancé dans la *Tribune de Caux* du mois de mai. En effet, ce ne sont pas moins de Fr.s. 5200.— qui ont été récoltés pour la construction du nouvel auditorium au centre d'« Asia Plateau ». A tous ceux qui ont envoyé leur contribution, nous adressons un chaleureux merci !

La souscription continue : il ne manque que Fr.s. 800.— pour compléter la somme correspondant à deux fauteuils (le coût total de l'auditorium étant divisé, comme on le sait, par le nombre de sièges qui y seront installés). Avec votre aide, nous espérons atteindre ce but. Vous pouvez faire parvenir vos contributions à nos adresses habituelles.

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

Ombre et lumière sur l'Irlande

La récente nomination en Irlande du Nord d'un proconsul britannique, M. Whitelaw, et les mesures de clémence qui suivirent la décision des chefs de l'IRA de renoncer à toute action offensive, l'attitude courageuse du premier ministre Lynch à Dublin, tout ceci porterait à croire que les difficultés sont en voie de se résorber.

Pourtant, l'horizon reste terriblement sombre. Chaque week-end est taché de sang. Que faire ?

Comment vit-on en Irlande du Nord aujourd'hui ? Que penser de la situation ? Voici le témoignage d'une Ecossaïse qui y vit depuis trois ans.

Mon mari et moi sommes allés nous établir en Irlande du Nord en 1969. A cette époque, la presse et la télévision amplifiaient toute mauvaise nouvelle, leur donnant des proportions qu'elles n'avaient pas en réalité. Aujourd'hui, c'est le contraire qui est vrai. Seuls les incidents les plus dramatiques sont décrits dans les journaux anglais. Pourtant, à la radio d'Irlande du Nord, du premier au dernier bulletin de nouvelles, ce n'est qu'une longue liste d'explosions, de fusillades, d'incendies et d'agressions à main armée.

A Derry, votre voiture peut être volée pour trois raisons : on la brûle pour en faire un élément d'une barricade, on la charge d'une bombe à retardement ; ou bien des hors-la-loi vous la confisquent ; ils vous la rendront contre une rançon de 50 livres. On est habitué maintenant à Belfast ou à Derry aux explosions, au crépitements des mitrailleuses, aux sirènes des ambulances et des voitures de pompiers à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Bien souvent les vitriers ne parviennent pas à remplacer les fenêtres dont les vitres ont été « soufflées » ; on s'habitue à des fenêtres de plastique.

Il n'en est que plus remarquable de voir la majorité des gens se rendre régulièrement à leur travail, en dépit des menaces et des attentats.

Une jeunesse marquée par la peur : tel est le lot des enfants irlandais. Quotidiennement des alertes à la bombe sont signalées dans les écoles. L'automne dernier, une de mes amies qui habite dans le quartier du Bogside avait envoyé ses deux

enfants, âgés de 5 et 3 ans, acheter des glaces chez le confiseur du coin. Soudain, des coups de feu claquent. La mère se précipite à la fenêtre et voit un tireur à genou, à côté de ses deux enfants, qu'il avait pris comme protection, visant un point d'appui de l'armée. Le moment le plus dangereux de la journée est celui où les enfants vont à l'école, et servent de boucliers aux tireurs isolés.

Un directeur d'école nous a raconté qu'il avait demandé à une classe d'élèves de treize ans d'écrire une dissertation sur ce sujet : « Que souhaitez-vous le plus voir changer ? » L'un des élèves écrivit textuellement : « J'aimerais ne plus avoir de parents, même si j'avais à vivre tout seul. Pourquoi ? Parce que chaque soir, quand je rentre, ma mère me dit : *Ne sors pas. N'essaie pas, sinon tu seras puni.* Et mon père, lui, me dit : *Quand vas-tu devenir un homme, sortir dans la rue et te battre pour l'Irlande ?* »

Derry : 22 % de chômeurs

A Derry et dans les bourgs avoisinants, le chômage, tout comme l'accroissement démographique, connaît le taux le plus élevé des Îles britanniques. On y dénombre entre 17 et 22 % de chômeurs, sans tenir compte des hommes qui quittent la ville pour aller ailleurs chercher un emploi. Avant que les bombes ne commencent à bouleverser l'existence, on voyait chaque jour des groupes de sans-emploi à tous les coins de rue, des ivrognes dès 9 heures du matin, et des enfants laissés à eux-mêmes, sales et mal vêtus. Il y a, à Derry, des enfants qui sortent aujourd'hui de l'école sans avoir jamais vu leur père se rendre à un travail.

Au début, le mouvement pour les droits civiques s'était donné deux objectifs : le logement et du travail. L'ancien conseil municipal de Derry fut remplacé par une commission ad hoc, nommée par le gouvernement, qui se mit remarquablement au travail : des milliers de familles ont pu être relogées dans des maisons neuves et l'offre a presque rejoint la demande. Des quartiers entiers, vétustes et insalubres, ont été démolis et reconstruits. Par contre, le chômage reste un problème insurmontable à vue humaine. Aucune commission nommée par les autorités ne parvient à le maî-

triser et tant que le calme ne sera pas revenu, il est évident qu'aucune industrie ne viendra s'établir dans la région, même si la main d'œuvre y est abondante. Et ce sont les enfants des chômeurs qui forment le noyau des émeutiers...

Le conflit nord-irlandais avait débuté par l'explosion de revendications de catholiques trop longtemps maintenus en état d'infériorité. Mais il débouche maintenant sur une éruption de violence aux implications beaucoup plus profondes.

Le *Daily Express* soulignait dans un long article fort bien documenté (17 avril) que des groupements armés de huit pays ont conclu une sorte d'alliance militaire d'un nouveau genre pour former un « syndicat terroriste international », chargé d'agir en Irlande du Nord aujourd'hui, en République d'Irlande demain, en Angleterre en suite. Deux cents tueurs se cachent entre Belfast et Derry. On retrouve maintenant en Irlande du Nord des hommes qui ont été actifs en France en mai 1968. Ce serait faire preuve d'un dangereux idéalisme de ne voir dans les événements qui secouent cette partie du monde qu'une question à régler entre protestants et catholiques. Il s'agit bel et bien d'une guerre de classes à l'échelle internationale.

Mais la situation présente, où les extrêmes se rejoignent par leur usage de la peur, a paradoxalement rapproché des milliers de protestants et de catholiques qui s'ignoraient encore il y a quelques mois. J'ai vu, à la frontière « confessionnelle » de Derry, des mères de famille protestantes apporter de la nourriture dans des poussettes à des familles catholiques, empêchées de se ravitailler par les mesures de blocus militaires.

Immunisée contre la panique

Quant à moi, ce que j'ai appris à haïr en Irlande, c'est la haine elle-même, car j'ai vu ses effets quotidiens insensés, destructeurs et meurtriers. Personne n'a le monopole de la haine. Il y a ceux qui souhaitent une nouvelle Saint-Barthélémy et ceux qui veulent tuer tous les soldats britanniques. Les dommages matériels — qui s'élèvent à des millions de livres — ne sont rien en comparaison des dommages causés



La vie garde ses droits.

à la personnalité des gens. Que faire dans une situation pareille ? J'ai tout d'abord constaté que pour faire face à la peur, omniprésente, la prière est riche de ressources insoupçonnées ; elle vous immunise contre la panique et vous permet de réfléchir et de trouver quoi faire pour les autres. J'ai appris ensuite que Dieu pouvait me donner des directives étonnamment claires, comme, par exemple, quelle route suivre pour éviter les embuscades. Enfin, j'ai découvert à nouveau que des attitudes et des comportements différents chez quelques hommes peuvent transformer des situations.

Un cadre d'une importante entreprise avait décidé de reprendre, appuyé par deux de ses collègues, une négociation difficile avec le patronat de son usine, et de jouer franc-jeu. En l'espace de quelques jours, ils avaient obtenu une augmentation de deux livres et un contrat d'intéressement. Il y a peu de temps, plusieurs des hommes qui travaillent dans cette entreprise ont décidé qu'ils n'accepteraient plus les ordres de grève donnés par les mouvements politiques sans vraiment y réfléchir ensemble, en se plaçant dans la ligne des intérêts des ouvriers et de l'entreprise. Jusqu'à présent, ils ont résisté à toutes les tentatives d'intimidation.

La femme de ce cadre travaille dans une usine où la main d'œuvre est moitié protestante, moitié catholique. Le jour où M. Whitelaw décida de relâcher 73 internés politiques, les protestants avaient décidé d'organiser une manifestation pour demander qu'il n'y ait plus d'autres mesures de clémence. La femme en question trouva cette manifestation déplacée et expliqua à ses collègues pourquoi elle « n'irait pas à cette histoire ». Son courage eut raison des doutes des autres, qui restèrent toutes à leur travail.

Une ouvrière d'une entreprise textile à Belfast nous a dit qu'après l'incendie de leur

usine, il y a un an, toutes les ouvrières avaient décidé d'augmenter leurs journées de travail afin de regagner les heures perdues pendant la reconstruction des ateliers (deux mois). « Maintenant, dit-elle, nous avons même dépassé notre production de l'année dernière ; protestantes et catholiques, nous sommes déterminées à vivre ici l'esprit d'union dont le pays a besoin et à nous tenir les coudes, quoi qu'il arrive. »

L'espoir d'un avenir différent

Un prêtre que nous avons rencontré à Caux il y a deux ans vient d'écrire ce qui suit dans un mensuel industriel :

« La période que nous traversons n'est pas faite pour le désespoir, mais pour cette éminente vertu chrétienne, l'espérance. »

« La sauvagerie des événements nous oblige à nous interroger pour nous demander si notre christianisme est vrai ou faux. Les paroles du Christ prennent un nouveau relief : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite en avez-vous ? » Plus d'une fois, alors que j'essayais de calmer des émeutiers, m'a-t-on crié : « Mon Père, n'allez pas nous dire de tendre l'autre joue ! » Les paroles de l'Évangile nous ont souvent paru simples, même faciles. Mais maintenant !

« Ceux qui ont reconnu la racine du mal en eux-mêmes ont trouvé les chemins d'une action commune. A Belfast et Derry, protestants et catholiques réparent et reconstruisent ensemble les maisons endommagées. C'est un symbole. Dans le cœur de nombreux Irlandais vit l'espoir chrétien d'un avenir différent ; c'est comme la certitude qui apaise l'agriculteur quand la neige recouvre ses champs ensemençés. »

Face à une situation pré-révolutionnaire aux implications internationales, il faut pouvoir compter sur l'apport d'hommes de l'extérieur qui sont engagés dans un travail constructif. C'est ainsi que douze délégations du Réarmement moral, dockers du

Brésil, Maoris de Nouvelle-Zélande, Sud-Africains de toutes les races, personnalités du Sud-Tyrol, Indiens, etc. venues de Caux, ont passé par l'Irlande du Nord, pour s'entretenir avec les gens dont on lit les noms tous les jours dans les journaux. Ces visiteurs ne sont pas venus pour dire aux Irlandais qu'ils avaient tort et qu'ils feraient mieux d'oublier leurs discordes. Ils sont venus faire part de leurs expériences de changement et de cette conviction : si les Irlandais pouvaient trouver la solution de leurs problèmes, ils auraient de nouveau, comme au temps de la christianisation de l'Europe, l'occasion de porter remède à un monde malade.

« Ils ont souffert plus que moi »

Nombreux sont les Irlandais qui ont pu se rendre à l'une ou l'autre des conférences de Caux ou à d'autres rencontres similaires où les préoccupations à l'échelle du globe permettent souvent d'envisager sous un jour nouveau les problèmes plus locaux. L'un d'eux, un extrémiste catholique, disait ce printemps : « J'ai rencontré dans cette réunion des hommes qui avaient souffert plus que moi et cela a débloqué quelque chose dans ma manière de voir. » Il faisait allusion à une femme sud-africaine dont le père avait été enterré vivant par les Mau-Mau au Kenya et qui, malgré cette tragédie, avait décidé de vivre sans haine pour que les relations entre races deviennent différentes.

Un petit groupe d'Irlandais s'est rendu cet hiver au Canada, notamment au Québec. Ces hommes ont appris à maîtriser leur haine et leurs ressentiments. Parmi eux se trouvait un architecte d'une vieille famille protestante qui a délibérément choisi comme associé un militant catholique ; un membre du Conseil municipal de Belfast, républicain, qui a assisté sans pouvoir intervenir à la mise à sac par les protestants de 400 demeures catholiques ; enfin un ingénieur-conseil qui s'était opposé à l'habitude prise par son bureau de ne servir que des clients protestants.

Je me demande si ces exemples n'offrent pas une des clefs du problème. S'il était possible d'unir les adhérents de toutes les tendances politiques d'Irlande, orange, vert, rouge, pour se soucier du sort des hommes dans le reste du monde, il est fort probable que le problème irlandais leur apparaîtrait moins difficile à résoudre.

DEMAIN LA FAMILLE (fin)

enfants qui n'ont pas de père — ou trop de pères — sont livrés à toutes les rancœurs ; et dans les foyers où une façade d'unité cache des abîmes de frustration, d'indifférence et de cruauté. Soyons sincères. Lorsque nous n'obtenons pas ce que nous voulons de ceux qui nous entourent, nous commençons en fait à haïr. De nos exigences insatisfaites naît un ferment de haine qui va contaminer toute la société. Inversement, là où nous acceptons de tout donner de nous-mêmes sans rien réclamer en retour, le remède à la haine est né. Il sera porteur de paix pour le monde.

Une dimension universelle

Si je crois aujourd'hui tellement à la famille, c'est qu'il me paraît totalement illusoire d'espérer bâtir une société plus juste et meilleure à l'échelle du monde si nous ne savons pas le faire dans cette unité de base, simple, limitée certes, mais où notre propre influence est décisive. Avant de conclure son étude approfondie du terrorisme québécois, le psychiatre Gustave Morf, ayant évoqué le cas de Marx, Staline, Che Guevara et Castro, remarque : « Je ne connais aucun révolutionnaire qui ait pu rendre une femme heureuse — à la longue. Il est permis de se demander comment des hommes qui ne sont même pas capables de rendre une femme heureuse peuvent s'imaginer qu'ils puissent donner le bonheur à toute une nation. Car une nation, elle aussi, a une âme... » Inversement, nous pouvons dans la famille mieux que partout ailleurs apprendre à mettre un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme sous toutes ses formes. La mère qui cherche auprès de ses enfants une satisfaction sentimentale excessive ; l'adolescent qui puise dans le portefeuille d'un père trop faible ; le mari qui

prend comme allant de soi le travail quotidien de sa femme et la femme qui houpille son mari pour obtenir davantage de lui — tous peuvent apprendre à sortir des possessifs de « ma » femme, « mon » fils, de telle sorte que chacun des membres de la famille donne son maximum dans la vie. Alors chacun se sent profondément libre, et le monde est enrichi.

Peter Howard, qui par sa vie et ses écrits fut une telle source d'inspiration dans tant de pays du monde, ne manquait jamais de citer cette réflexion que sa femme lui avait faite un jour : « Peter, lui avait-elle dit, je t'aime tel que tu es, mais je lutterai pour que tu deviennes l'homme que tu peux être. » Il estimait n'avoir jamais entendu meilleure définition de toute révolution constructive. C'est aussi le résumé d'une vie de famille féconde. Au moment de la mort de son mari, M^{me} Howard écrivit le message suivant : « Il appartient au monde. Depuis vingt-cinq ans, il lui a appartenu. Il a sa place dans la longue lignée de ceux qui ont combattu pour le bien contre le mal, et il s'est totalement dépensé dans ce combat. Dieu lui a donné la pensée d'aimer tous les enfants qu'il rencontrerait sur sa route comme s'ils étaient les siens. Sa révolution continue. Et nous les femmes nous devons la poursuivre si nous voulons que nos enfants et les enfants de nos enfants vivent dans la liberté. »

Il y a là comme un reflet de la réponse de Jésus à ceux qui l'informaient que sa famille le faisait demander : « Qui est mon frère, ma sœur, ma mère ? Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère... »

La famille, si elle sait s'élargir ainsi jusqu'à une dimension universelle, sera à la mesure des plus redoutables lendemains.

Claire Evans-Weiss.

(Avec la collaboration de Catherine Guisan)

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24. Suisse : Fr. s. 18.—. Belgique : FB 220. Canada : \$ 5.—. Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 12 ; Fr. s. 10.— ; FB 120.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).



Ed. SUTER S. A.

Viandes

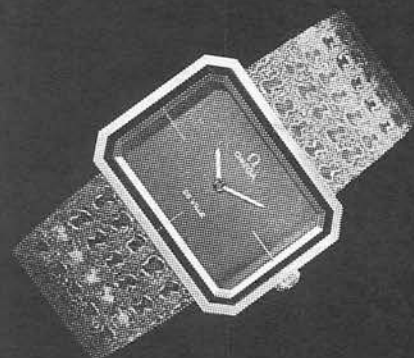
Charcuterie

Conserves

Villeneuve - Montreux

Depuis 100 ans
au service de la qualité

OMEGA



BORNAND

Grand-Rue 64 Montreux

BEARD SA

Orfèvrerie - Cristaux
Porcelaines suisses et étrangères
Studio « Rosenthal »
Cadeaux pour listes de mariage
Articles de ménage
Prix pour sociétés

Magasins

Montreux : Avenue du Casino 28
Tél. (021) 62 38 67

Vevey : Rue du Simplon 21
Tél. (021) 51 53 62

BONNES ADRESSES

GARAGES

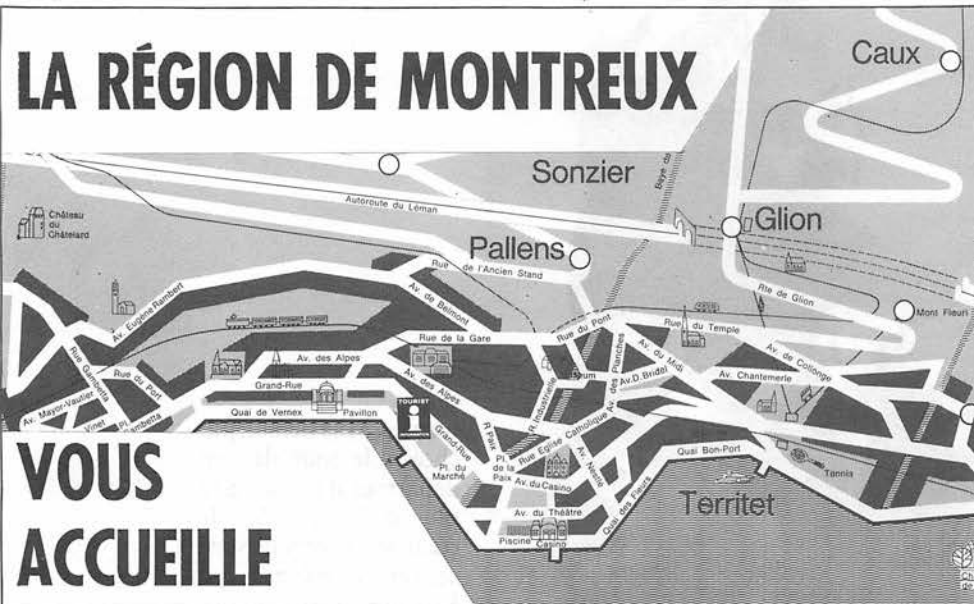
RENAULT service officiel
Garage des Mousquetaires
R. Wagner, La Tour-de-Peilz
Tél. 54 27 87



AUDI - NSU

**GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY**

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55



PITTELOUD CLARENS

Envois pour tous pays
de petits fromages et
de chocolats suisses

Tél. 61 41 41

Librairie française S. A.

Livres français, anglais, allemands
Articles de bureau
Papier à lettres
Plumes à réservoir

L. & A. Gyger **Montreux**
Av. du Casino 43 Tél. 61 38 62

Parfumerie ELLE et LUI

Parfums de marque
Nœuds - Barrettes
Bijoux fantaisie
Lunettes solaires

J. Fontana, Grand-Rue 74

COIFFEURS

Coiffure Elle et Lui
I. Fontana, Grand-Rue 74 Tél. 62 43 22

Eugène Haute Coiffure
Dames - Messieurs - Sauna
Av. du Casino 19 Tél. 61 34 10

Glion - Coiffure
Dames - Messieurs
Marcel Favre Tél. 61 34 14



**Albert
HELD
+Cie SA**

tél. (021) 613141
Montreux

Portes insonores « Accordéon »
Fenêtres bois et bois + métal
Boiseries soignées
Bureaux de direction, etc.
Agencement de magasins



Kramer
frères s.a.
MONTREUX

GRAND'RUE 54
TÉLÉPHONE (021) 61 61 61

Papeterie - Articles souvenirs

Machines
à écrire
et à calculer

Photocopie
RANK XEROX



Il était une fois une dame qui avait acheté un billet d'avion São Paulo-Genève bien qu'elle n'eût aucunement l'intention de franchir l'Atlantique.

A toutes les mères qui languissent d'avoir enfin auprès d'elles, pour quelques jours, un de leurs enfants fixé à l'étranger, Swissair offre un ingénieux moyen d'arranger les choses.

C'est le «P.T.A.», en anglais «Prepaid Ticket Advice», soit «Avis de prépaiement pour billet d'avion».

Ecoutez la jolie histoire de Mme Besson: Elle a acheté à Vevey un billet d'avion São Paulo-Genève (ce pourrait être tout aussi bien Tokyo-Zurich ou Montréal-Bâle). Ce billet était destiné à sa fille, qui travaille au Brésil. Mais voilà l'astuce: Mme Besson n'a pas expédié son billet à l'autre bout du monde. Elle a laissé la suite des opérations à Swissair.

Swissair a envoyé par télex à São Paulo un avis de prépaiement demandant au bureau de voyages Swissair d'établir le billet. Dûment in-



formée, Mlle Besson put choisir le jour de son départ, et il ne lui resta plus qu'à s'envoler, le cœur léger, vers la Suisse, vers sa mère. A qui Swissair avait communiqué en temps voulu le jour et l'heure d'arrivée de l'avion à Genève.

Sympathique, n'est-ce pas?

Et inutile d'ajouter que le «P.T.A.» est le moyen idéal qu'utilisera, par exemple, une entreprise suisse qui désire rappeler au siège, pour rapport, son représentant en Inde. Ou un oncle qui voudrait réunir, à l'occasion de son 80^e anniversaire, tous les neveux et petits neveux qu'il a de par le monde.

Que de belles histoires de retrouvailles Swissair aurait à raconter!

Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**

